L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES,

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN, 30 JUIN.

## FEUILLETON.

# SURCOUF

PAR

ERNEST CAPENDU.

DEUXIÈME PARTIE.

LA CONFIANCE.

I.

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI.

(Suite.)

M. Garneray (car effectivement c'était lui que venait de désigner Mal-en-train) c'était le futur peintre de marine, dont la jeunesse aventureuse a été si bien retracée dans les mémoires qu'il a laissés. M. Garneray s'avançait rapidement vers les deux matelots.

—Bonjour, maître! fit-il en frappant rudement sur l'épaule de Mal-en-train. Comment va?

—C'est pas de moi qu'il s'agit, monsieur Garneray, répondit le vieux marin; c'est de la *Confiance*. Y a-t-il du neuf pour elle?

—Rien, mon vieux. Tout dépend de ce qui va se passer entre Surcouf et Dutertre.

—Et qui doit-c'est donc qu'il y a, mon officier? demanda Gatifet qui, suivant son expression, commençait à comprendre qu'un grain menaçait, sans qu'il sût d'où venait la brise.

—Comment, répondit Garneray avec étonnement, tu ne sais donc pas ce qui se passe, toi?

—Eh non! Le père Mal-en-train me large un tas de bêtises où que je n'y vois goutte.

—Il arrive depuis une heure, et c'est un vieux de la calotte de la *Confiance*, ajouta le maître d'équipage pour exercer l'éloquence de son compagnon.

—Comment t'appelles-tu? demanda Garneray.

—Gatifet, mon officier.

—Ah! ah! tu en as les rôles de la *Confiance* depuis le jour où elle a pris la mer?

—Ou, pen que je m'en flatte! La corvette et moi nous sommes amateloté ensemble, et s'est tout dire-dit!

—Et tu arrives pour s'embarquer?

—Juste pour le coup de partance!

—Alors tu n'avais pas besoin de te presser à moins que tu ne sois curieux d'assister à l'enterrement de Surcouf ou à celui de Dutertre.

Gatifet fit un tel soubresaut qu'il faillit tomber, à bas du tabouret sur lequel il était assis.

—A l'enterrement de Surcouf ou de Dutertre! répéta-t-il. Quoi que vous dites-là, mon officier? Il y en a donc un des deux qui a largué sa dernière écoute?

—Pas encore, matelot; mais très certainement, il y en aura demain matin un qui filera vent arrière pour le monde des défunts, s'ils ne s'en vont pas tous deux de conserve.

—A cause de quoi?

—A cause de ce qu'ils vont se battre.

—Se battre! Surcouf et Dutertre!

—Oui.

—Contre les Anglais!

—Eh! non, s'écria Mal-en-train; ils vont se bacher ensemble comme des amis.

—Pas possible!

—C'est la vérité! ajouta M. Garneray.

Gatifet parlait aux deux interlocuteurs, comme s'il eut pensé qu'ils voulussent se moquer de lui.

—Tenez, mon officier, dit-il enfin après un légère moment de silence, on j'ai ma bousole à boire dans la vase jusqu'au dessus de la poulaine, ou vous voulez bien guer un pauvre matelot; car, vrai de vrai, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

—Je vais t'expliquer cela, répondit le jeune officier avec bonté; mais tu n'avais pas besoin de m'attendre pour savoir la vérité: tu n'avais qu'à écouter tous ceux qui nous entourent et qui parlent tous que de l'événement qui menace.

En effet, depuis que la nuit approchait rapidement, la foule avait encore augmenté aux abords du Grand-Café.

Dans les groupes l'animation était extrême, et l'attente paraissait plus anxieuse que jamais.

Deux nouvelles propres, répétés par toutes les bouches, circulaient sur la place, dans la Grande-Rue et dans l'intérieur de l'établissement public, aux portes duquel étaient assis Garneray, Mal-en-train et Gatifet.

Ces deux nouvelles, fameux dans les annales maritimes de la France, et dont la prononciation causait un effroi superstitieux aux marins de Sa Majesté britannique, ces deux noms étaient ceux de deux intrépides corsaires bretons: Emile Dutertre et Robert Surcouf.

Tous deux étaient en relache à l'île de France depuis trois semaines, tous deux se détestaient cordialement, et tous deux venaient donné rendez-vous au Grand-Café en même jour, afin que une insulte publique, ainsi que l'avait dit Garneray, rendant un duel inévitable, leur haine mutuelle se trouvât enfin satisfaite.

Or, la cause de cette haine présente, la cause de ce futur combat dont l'issue, quelle qu'elle fût, devait être funeste pour notre marine française, c'était une foule de ces nombreuses affiches dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et qui, placardées dans toute la ville depuis quelques jours, avaient pour but d'embaucher, en faveur du Dutertre, un équipage nombreux et choisi, équipage dont Surcouf avait également le plus grand besoin.

Ainsi que Garneray prit à tâche de l'expliquer à Gatifet, qui l'écoutait avec une attention extrême, un hasard malencontreux avait tout fait; les deux corsaires avaient touché tous deux à l'île de France avec la même intention: celle d'embarquer des hommes pour remplacer ceux qui avaient été tués dans de précédents combats.

Or, la chance pour former des équipages était égale entre eux; car, l'un et l'autre avaient une même réputation de bravoure, d'audace, d'intelligence et de connaissances maritimes.

Dutertre était plus désintéressé peut-être, et il paraissait, en combattant les Anglais, mu plus encore par le désir de leur faire du mal que par celui de conquérir de riches prises.

Surcouf, à la gamelle, couchant dans un hangar, il vivait, quoique capitaine, de la vie du matelot.

Quant à Surcouf, il était plus grand, plus magnifique, et l'aménagement de son carré à bord de ses navires passait pour quelque merveille de luxe et de confortable.

Mais, en somme, ils obtenaient tous deux un même degré, la sympathie des marins.

Chaque état-major des deux corsaires avissait donc activement pour embaucher le plus de matelots possible, se faisant une rude concurrence, et avançant peu dans ses affaires en raison de l'indécision des hommes qui ne savaient auquel donner la préférence.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin le commandant Dutertre fit afficher les respendissants placards que nous avons cités.

La première édition obtint un immense succès.

Une allocution en lettres noires sur fond citroline, adressée aux marins anglais, engageant, leur annonçait que le commandant Dutertre, au lieu de manger seul son habituelle soupe sous son équipage, aurait, pendant tout le temps de la croisière qui allait s'ouvrir, une table de commandant qui ce serait son équipage qui, cette fois, mangerait avec lui.

De plus, le capitaine corsaire s'engageait à relâcher tous les quinze jours pour se procurer de vivres frais, et entretenir aussi ses matelots dans une éternelle bonbance.

Comme bien on le conçoit, cette allocution prenait de plus en plus, et il ne pouvait rien trouver de mieux. Ne conte nant ni huile ni teinture; il ne salit pas la batiste blanche, et, cependant, il fait briller et éclaboussa la chevelure.

Fabrique par le

Dr J. C. AYER & Co.

Chimistes,

A. Lowell, Mass.

Prix ..... $1 00.

Les jus-ly

## GUANO PELICAN.

LA COMPAGNIE D'ENGRAIS, (The New Orleans Sanitary and Fertilizing Company) manufacture présentement un engrais très-supérieur le sera aussi, pendant toute la saison prochaine, tels, que les propriétés de cet engrais ne sont pas encore connues, nous publierons une courte liste, ce qu'attestent les témoignages, ci-dessous, qui ne sont pas les plus forts.

Nous ne publierons pas de certificats, mais nous nous bornerons à dire que les propriétaires de cet engrais ne sont pas des gens de paille, ce qu'attestent les témoignages ci-dessous.